

The illustration depicts a cozy library with tall wooden bookshelves filled with books. A man in a brown jacket and black pants stands on a wooden ladder, holding an open book. A woman with long, wavy red hair, wearing a light blue sweater and dark pants, stands beside him, looking at the book. A globe sits on a small table in the lower left. A chandelier with three glowing shades hangs from the ceiling, and a single lamp hangs from the ceiling in the background. The scene is lit with warm, golden light.

PIERRE GEMME

# MYSTÈRE AUX ARCHIVES

Flammarion jeunesse



**T**héo n'a jamais connu son grand-père,  
un célèbre cuisinier des ambassades.  
Il a disparu avant sa naissance.

Lorsque ses professeurs lui demandent  
de se rendre aux Archives diplomatiques  
dans le cadre d'un devoir, Théo saute sur l'occasion  
pour tenter de résoudre le mystère entourant  
la disparition du chef étoilé.

Accompagné de sa meilleure amie Élodie,  
il retrouve un carnet de recettes ayant appartenu  
à son grand-père. Mais ils ne sont pas les seuls  
à s'intéresser à cet ouvrage.

Certains sont prêts à tout pour le récupérer.

## **UNE ENQUÊTE AU CŒUR DES SECRETS DES ARCHIVES...**



Ouvrage réalisé en partenariat avec le ministère  
de l'Europe et des Affaires étrangères.

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : KATERINA BAZANTOVA BOUDRIOT

**MYSTÈRE**  
**AUX ARCHIVES**



PIERRE GEMME

**MYSTÈRE**  
**AUX ARCHIVES**

Flammarion jeunesse

*À ma fille Marine, qui aime la bonne cuisine.*

*P.G*

L'ouvrage a été réalisé avec le soutien  
du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères  
Illustration de couverture de Katerina Bazantova Boudriot

© Flammarion jeunesse, 2020

87 quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0802-4117-7

# CHAPITRE 1

Le restaurant Aux Mille Saveurs, que tiennent mes parents, devrait être rebaptisé Au Goût Amer. Il y a tellement de tensions à la maison que ce soir, comme tous les soirs en ce moment, j'ai beaucoup de mal à m'endormir. Depuis que leur établissement est en difficulté, ils n'arrêtent pas de se disputer. J'ai treize ans et déjà plein de copains dont les parents sont séparés. Pourtant, j'ai tout pour réussir ! Moi, Théo, beau gosse – c'est pas moi qui le dis, mais ma copine Élodie – 1,55 m, châtain aux yeux bleus, cheveux mi-longs, ce qui fait craquer les filles et rend jalouse Élodie, et plutôt bon élève. Ce n'est pas un malheureux différend entre adultes qui va faire exploser en vol un super-ado en pleine croissance ! Il ne manquerait plus que ça.

J'entends des pleurs qui viennent de la cuisine de notre appartement, situé juste au-dessus du restaurant.

Inquiet, je me lève doucement pour coller mon oreille à la porte de ma chambre. Il est tard. Minuit peut-être.

— Que peut-on faire ? se lamente ma mère.

Je perçois le crissement d'une feuille de papier qu'on déplie. Mon père marmonne des paroles où il est question de faillite et de liquidation judiciaire. Maman crie :

— Ça veut dire qu'on... doit mettre la clé sous la porte ?

— Malheureusement, j'en ai bien l'impression.

C'est donc ça le problème ! Moi qui croyais que c'était une histoire de couple, j'avais tout faux. C'est parce que le resto est au bord de la faillite. J'entends mon père soupirer.

— Aurélie, on est criblés de dettes ! On ne s'en sortira jamais. Encore un mois à ce rythme et on va nous saisir le resto. Tu imagines ?

Toutes sortes d'idées noires défilent alors dans ma tête. Si on nous saisit le restaurant, on va devoir déménager. Je vais être obligé de changer de collègue. Et changer de collègue, ça veut dire que je ne verrai plus Élodie. Que c'est fini entre elle et moi. Des larmes me montent aux yeux. C'est pas possible, c'est trop injuste ! Comme si maman lisait dans mes pensées, elle éclate en sanglots.

— Comment va réagir Théo ? Allons Julien, franchement on ne peut pas quitter Paris avant que notre



fils ait terminé son année scolaire. Ça va le perturber, c'est sûr !

Elle hoquète. Ça me fait de la peine de les sentir à bout. Le courrier administratif craque dans les mains de mon père. J'imagine le document froissé, jeté en boule sur le plancher. Maman tente de réagir :

— Nos formules ne sont peut-être pas assez chères, mais je veux tellement que notre restaurant soit accessible à tous... Les bons produits sont devenus inabordables. On n'a pas su se renouveler, sûrement. Il faudrait changer la carte ! Trouver des recettes originales ! Innover ! Inventer !

Sa litanie, entrecoupée de hoquets, me fend le cœur. Je ne l'avais jamais vue si désespérée. Sa voix se fait soudain rude et aboyeuse :

— Si mon père ne m'avait pas tant méprisée ! Dès le début. À toujours me dire qu'être chef c'était une affaire d'homme ! Lui, plusieurs fois étoilé par le guide Michelin, tu ne crois pas qu'il aurait pu m'aider, me conseiller, me former ? Non, au lieu de ça, dès que j'ai été majeure, il a préféré partir exercer dans des ambassades à l'autre bout du monde, en me laissant me débrouiller. Je le déteste, je le hais ! se met-elle à hurler.

Papa essaie de la faire taire. Des poings s'abattent sur une table, un verre est propulsé.

— Moins fort, tu vas réveiller Théo ! Et puis je te rappelle que ton père a disparu ! Dis-pa-ru ! Inutile de revenir dessus, il est sans doute mort à présent.



À cette annonce, je sursaute. Mon oreille se décolle du battant de la porte comme un pansement d'une plaie fraîche. La douleur qui irradie dans mon cerveau est en tout point comparable. Papi volatilisé à l'étranger, ça, je le savais déjà. Que c'était un grand cuisinier, aussi. C'est dans notre ADN. Je compte bien en devenir un également, et je ne manque aucune émission de cuisine. Mais qu'il soit mort, qu'il ait refusé d'aider maman et préféré s'expatrier, tout cela était nouveau pour moi. Il faut dire que papi est un sujet tabou. On ne parle jamais de lui. J'aurais dû me douter que ça cachait un secret de famille aussi gros qu'un immeuble de cinquante étages planté au milieu du désert.

Le silence revenu dans la maison, je me couche avec un terrible mal de tête. Des mots inconnus tournent sans cesse dans ma tête : *ambassades, liquidation judiciaire, créanciers*. Je n'ai qu'une envie : plonger le plus rapidement possible dans le sommeil.



Perdu au bout d'une impasse à La Courneuve, Aux Mille Saveurs a eu pourtant son heure de gloire. Je ne comprends vraiment pas pourquoi le resto de mes parents, qui marchait si bien avant, est maintenant désert. Des gourmets venaient parfois de loin pour grignoter la pâte feuilletée des bouchées à la reine dont ma mère s'était fait une spécialité. On accourait de Paris, de Fontainebleau, de Versailles pour plonger les lèvres dans son velouté de tomates vertes. Cela me fascinait, et je me dépêchais de terminer mes devoirs pour les aider. J'adorais voir tout ce monde émerveillé par le travail de mes parents.

Chaque midi, chaque soir, mon père et ma mère s'élançaient sous le scintillement des casseroles en cuivre, au rythme orchestral des cuillères et des jets de flammes. Comme sous une boule à facettes, je voyais briller leurs regards, leurs sourires, lorsqu'ils se livraient corps et âme au bien-être des clients, dans une harmonie parfaite. On aurait dit un spectacle. Je mettais la main à la pâte à la moindre occasion. J'adorais endosser mon tablier, coiffer ma toque. Je préparais les sauces sous l'œil impartial de maman. Papa, lui, était moins strict. « Ça ira, disait-il toujours. L'essentiel, c'est le sel. Pas trop. Surtout, pas trop ! »

Maman n'était pas de cet avis. « S'il veut apprendre, autant qu'il apprenne bien. Recommence ! » contestait-elle en déversant brutalement mon œuvre dans l'évier. Et je recommençais, sans broncher, jusqu'à la perfection.

Que s'est-il passé depuis ?



C'est ce que je me demande encore en me rendant au collège le lendemain matin, des pruneaux à la place des yeux, la bouche pâteuse et la nausée tellement je suis fatigué.

— Ça va ? s'inquiète ma copine Élodie.

— Bof. Mal digéré ma nuit ! je réponds en bâillant.

J'ai besoin de me confier. Je traîne mon sac dans un coin de la cour. Elle me suit, puis plante ses iris vert pomme dans les miens. Et alors, c'est à chaque fois pareil. Mon cœur se transforme en compote. Sa bouche groseille, ses cheveux couleur abricot, ses taches de son, une vraie salade de fruits cette fille.

— Tu peux tout me dire, tu sais.

Par où commencer ? Je m'entends lui raconter qu'on est passés de soixante couverts à une quinzaine en quelques années, puis à trois ou quatre à présent.

— Les gens n'ont plus besoin de manger, c'est ça ?  
Ils sont tous au régime ?

— Arrête de dire n'importe quoi ! m'interrompt Élodie. Elle prend mes mains dans les siennes. Tes parents font des plats de dingue ! On est allés chez toi plusieurs fois avec les miens. C'est une tuerie, je te jure.

— Mais alors quoi ? je lance, hors de moi.

Élodie secoue la tête.

— Il y a d'autres raisons. Tu as vu tous les fast-foods autour de nous ! Et puis maintenant, tu te fais livrer à domicile ou à ton travail quand tu veux. Les gens sortent moins au resto. Pour moi, c'est à cause de ça.

Si elle croit me remonter le moral, elle se trompe. Je soupire.



Les Journées du patrimoine approchent à grands pas. Les professeurs commencent à nous mettre la pression pour qu'on choisisse un lieu à visiter. Nous devons ensuite réaliser un compte rendu pour le présenter en classe. Je grogne :

— Ça va être noté, évidemment. À part mon stage en entreprise, que je ferai dans un grand restaurant,

je n'ai aucun autre projet. Pas besoin ! Mon parcours est tout tracé. Enfin, il l'était jusqu'à hier...

— Ne t'inquiète pas. Je suis sûre que tes parents vont trouver une solution, me reconforte Élodie.

Dans ma tête, le déroulé de mon avenir idéal continue de défiler : stage dans un établissement étoilé, Bac Pro cuisine, puis formation auprès des plus grands chefs, quitte à partir à l'étranger. Enfin, relance du restaurant familial. Je m'y vois déjà. La première chose que je ferai, ce sera lui donner mon nom. Chez Théo, ça claque. Et surtout inventer des recettes, faire de l'original bon et pas cher. Voilà comment je vois l'avenir !

— Arrête de déprimer ! me conseille Élodie. Tu vas y arriver. Pour l'instant, on doit se taper les Journées du patrimoine. Une chose à la fois, tu veux bien ?

Élodie me prend par le bras et ajoute :

— On va trouver un site, d'accord ?

À cet instant précis, là, maintenant, il me vient l'idée saugrenue qu'on pourrait le tenir ensemble ce restaurant. Elle et moi. C'est sûrement trop tôt, mais qu'est-ce que ça serait bien ! Je soupire et demande :

— Tu comptes aller où ?

Ses paupières se transforment en amandes grillées. Elle sourit et remonte la commissure de ses lèvres jusqu'aux pommettes. Puis elle frappe bruyamment dans ses mains en s'exclamant :

— Les Archives diplomatiques de La Courneuve !  
C'est bien dans notre quartier, ça ?

Je hoche la tête sans comprendre.

— Mouais, mais qu'est-ce qu'on pourrait bien y trouver ?

Elle commence à faire les cent pas. Ses baskets claquent sur le goudron et résonnent dans tout le préau. Une lionne en cage qui secoue sa crinière en élaborant un plan.

— Mais allons, c'est évident ! lance-t-elle.

Avant qu'elle ait pu m'expliquer, le surveillant nous interrompt :

— Oh, les amoureux ! C'est l'heure d'aller en cours !

Nous ne relevons pas. Ce type à cheveux gras et chemise style bûcheron pèse une tonne. Nous gravissons d'un pas fatigué l'escalier menant à l'étage. C'est l'Everest à chaque fois, surtout quand on découvre au sommet le prof de sciences avec sa tête de vautour. Je manque d'oxygène à l'approche des dernières marches. Après la soirée houleuse d'hier, non seulement j'ai mal dormi, mais en plus je n'ai pas révisé le contrôle. Nous traînons en fin de cortège, derniers de cordée comme toujours. Élodie en profite pour continuer sa démonstration :

— Ton grand-père, il travaillait bien dans les ambassades, tu m'as dit ?

Où veut-elle en venir ? Je dodeline de la tête comme ces petits chiens qu'on met sur les plages arrière des voitures.

— *Ambassades, diplomatiques...* Tu saisis ?

— Mademoiselle Lançon et monsieur Ornan ! Voulez-vous gagner votre place en SI-LEN-CE. MERRRRR-CIIIII ! croasse le prof à notre intention.

Nous profitons de l'agitation pour échanger quelques mots supplémentaires à voix basse.

— *Diplomatique*, tu sais ce que ça veut dire tout de même ! grommelle Élodie en sortant son classeur.

Je sens pointer son découragement face à mon inculture légendaire.

— Heu... C'est un dinosaure cousin du diplodocus ? je tente, conscient de dire une bêtise grosse comme l'animal. (Bon, j'avoue, j'essaie d'être drôle.)

— N'importe quoi ! crache Élodie en ouvrant sa trousse avec un petit sourire. Rassure-moi, tu le fais exprès ?

Pendant ce temps, nos copains font racler leurs pieds de chaise, délibérément pour la plupart, et laissent tomber lourdement leur sac par terre, une manière de protester contre le poids des études. Après avoir sorti leurs affaires, ils tentent de montrer que malgré toute la bonne volonté du monde pour suivre le cours, ils n'en tireront rien. Puis ils sombrent dou-



cement dans un semi-coma préprogrammé. Le silence revient enfin.

— Ça y est, je peux commencer ? grogne M. Charnier.

D'un revers de manche, il essuie la sueur qui sème une rosée sur son crâne glabre. Dur, dur d'être prof. Tout va dans mon sens. Je serai cuisinier, sinon rien !



Élodie et moi avons rendez-vous devant l'entrée d'un gigantesque bâtiment taillé comme un cristal opaque. L'endroit m'apparaît tout de suite mystérieux. Quand Élodie arrive, des visiteurs font déjà la queue.

— Tu as pris de quoi noter ? me demande-t-elle, après m'avoir fait la bise.

— Carnet, portable, et même un appareil photo. De quoi tourner une série de reportages pendant six mois.

Élodie plisse ses lèvres groseille. Une saveur sucrée-acide de confiture imaginaire se répand dans ma bouche. C'est dingue comme je ramène tout au goût ! Je pense goût, je vois goût, je sens goût. Chaque bruit, et même chaque texture correspond pour moi à une odeur ou une saveur. Un grand soleil d'été m'évoque une brioche dorée. Une feuille qu'on déchire, l'huile qu'on verse dans une poêle chaude. Et tout ceci, sans

avoir particulièrement faim. Notre prof de dessin, à qui je me suis confié, m'a dit que j'étais un nez. « Vous avez un don, monsieur Ornan, vous avez un don je vous dis ! » D'après elle, si je ne parviens pas à m'orienter vers la restauration, je pourrais envisager la parfumerie. Une chouette prof Mme Marin.

— À quoi tu penses ? Ça avance ! m'avertit Élodie.

En me retournant, je remarque que la file s'est encore allongée. À petits pas, nous franchissons le portail sécurisé de l'entrée.

— Waouh, imposant ! lance Élodie.

Des drapeaux français et européens s'entremêlent dans la cour intérieure. Des objets sont exposés dans des vitrines, des livres principalement. Notre guide se présente. Un petit groupe se forme autour de lui.

— Voici réunis, dans cette antenne du ministère des Affaires étrangères, tous les documents relatifs au rayonnement de la France à l'étranger. Sont archivés entre autres des traités qui ont marqué l'histoire des relations entre l'État français et les États du monde entier. Ici, se trouve préservée la mémoire des rapports que nous entretenons avec les pays des cinq continents, grâce au travail des chefs d'États, des ministres et des ambassadeurs, des consuls et de l'ensemble du personnel diplomatique qui se sont succédé.

Il nous invite à le suivre de salle en salle et de couloir en couloir. Dans un silence total, entrecoupé